

Par ce détail, il est facile de s'apercevoir qu'il ne tiendra qu'à nous de fixer la signification des noms, parce qu'il dépend de nous de déterminer les idées simples dont nous avons nous-mêmes formé des collections. On conçoit aussi que les autres entreront dans nos pensées, pourvu que nous les mettions dans des circonstances où les mêmes idées simples soient l'objet de leur esprit comme du nôtre, et où ils soient engagés à les réunir sous les mêmes noms que nous les aurons rassemblées.

Votre expérience, monseigneur, vous fait connaître les avantages de cette méthode. En effet, comment vous êtes-vous fait la plupart des idées que vous avez acquises sur les sciences, sur la morale et sur les arts ? C'est en considérant successivement les circonstances où les inventeurs se sont trouvés, et en vous y plaçant vous-même. Ayant réussi par ce moyen, nous réussirons encore : il suffira de continuer à nous conduire avec la même adresse : or, cela nous devient tous les jours plus facile (1).

(1) Lorsque, pour la première fois, je donnai

CHAPITRE III.

De l'art de soutenir et de conduire son attention et sa réflexion.

L'EXPÉRIENCE est l'habitude de juger par le souvenir de ce qu'on a vu, et des jugemens qu'on a déjà portés ; elle s'acquiert par l'exercice des facultés de l'âme, et elle est aussi nécessaire dans la recherche de la vérité que dans la conduite de la vie.

Mais puisqu'il est de sa nature de nous faire juger d'après ce que nous avons vu et d'après les jugemens que nous avons portés,

ces réflexions sur la méthode, dans mon *Essai sur l'origine des Connaissances humaines*, plusieurs personnes me dirent, avec raison, qu'il manquait un exemple à ce chapitre. Je ne l'ignorais pas, mais je n'en trouvais nulle part ; et, quoique je visse ce qu'il fallait faire, je ne le savais pas faire encore. Aujourd'hui je crois pouvoir me flatter d'avoir suivi cette méthode dans tous mes livres élémentaires.

elle doit nous jeter dans bien des erreurs ; il suffit que nous ayons souvent vu superficiellement , et jugé précipitamment , chose fort ordinaire.

Quand il s'agit de régler nos actions , les circonstances nous obligent souvent de reconnaître que nous manquons d'expérience , ou que celle que nous avons est très-fautive ; il n'en est pas de même quand nous avons à raisonner sur des choses de pure spéculation : alors il est très-rare qu'on se rende à soi-même le témoignage de n'avoir ni assez vu , ni assez bien vu. Rien n'est si commun que de juger sans avoir réfléchi.

Notre réflexion a deux objets : les sensations actuelles et les sensations que nous nous souvenons d'avoir eues ; et ces deux choses s'éclairent mutuellement. Tantôt ce que nous avons éprouvé , nous aide à mieux démêler ce que nous éprouvons ; d'autres fois , ce que nous éprouvons corrige des erreurs où nous sommes tombés par des jugemens précipités.

Les objets sensibles étant fort composés , nous ne pouvons les comparer qu'en for-

mant des abstractions : par là nous voyons ce qui convient à tous , et ce qui les distingue , et nous les distribuons en différentes classes.

Or , les idées ne peuvent plus tomber sous les sens , lorsqu'elles sont abstraites et générales. Nous ne saurions voir un corps en général , un arbre en général. Nous ne saurions même rien imaginer de semblable. Il en est de même de toutes les idées sensibles , lorsqu'on les considère d'une manière générale , un son en général , une saveur en général.

Les idées , ainsi considérées , deviennent intellectuelles ; car , quoiqu'originaires elles n'aient été que des sensations , elles ne sont plus l'objet de la faculté qui sent ; elles sont l'objet de la faculté intelligente , c'est-à-dire , de la faculté qui abstrait , qui compare et qui juge.

Notre réflexion peut se borner aux idées intellectuelles ; car je puis ne réfléchir que sur des idées abstraites ; mais nous ne saurions la borner à des idées sensibles. Nous ne réfléchissons , par exemple , sur la grandeur d'un corps , que parce que nous com-

parons sa grandeur avec celle d'un autre corps. Dès lors notre esprit est occupé d'une idée commune, abstraite, et par conséquent intellectuelle.

C'est à la mémoire à retracer les idées intellectuelles, puisque c'est elle qui les conserve. Si elle les rappelle trop lentement, la réflexion laissera échapper le moment de juger, ou elle jugera avec précipitation, et sans avoir fait toutes les comparaisons nécessaires. Si la mémoire manque d'ordre et de netteté, les idées se présenteront comme un tableau confus, où l'on discerne à peine quelques traits; il ne sera pas possible de faire des analyses exactes, et la réflexion ne s'exercera que pour mal juger.

Il est donc bien important de s'assurer de sa mémoire, et des idées qu'on lui a confiées. Or, pour s'assurer de sa mémoire, il faut l'exercer beaucoup; et pour s'assurer de l'exactitude des idées dont elle a le dépôt, il faut reprendre nos connaissances à leur origine, et en suivre la génération. Voilà ce que nous avons essayé de faire.

Quand on est sûr de sa mémoire, et

des idées qu'elle rappelle, il ne s'agit plus que de savoir régler sa réflexion; c'est-à-dire, de savoir la fixer, la soutenir jusqu'à ce qu'on soit convaincu d'avoir bien analysé les objets dont on veut juger.

Nous avons pour cela bien des secours: si les objets sont présents, nous les touchons, nous fixons sur eux la vue, nous les regardons sous toutes les faces, nous prêtons l'oreille au bruit qu'ils font, etc.; s'ils sont absents, la main en trace l'image aux yeux, l'imagination les colore, la mémoire rappelle tout ce que nous y avons remarqué, nous en parlons avec nous-mêmes: par là les sens, la mémoire, l'imagination concourent à déterminer l'attention sur un objet; et tout, jusqu'aux paroles qu'on prononce, donne des secours à la réflexion.

Mais il n'y a pas toujours autant de concert entre nos facultés. Souvent elles nuisent à l'attention, et par conséquent à la réflexion, par les idées contraires qu'elles offrent tout à coup. Ainsi ce que j'entends, me distrait, malgré moi, de ce que je vois; et une idée souvent futile qui s'offre à mon

imagination, m'arrache aux méditations les plus profondes.

Les philosophes méditatifs sont tombés, à cette occasion, dans une erreur grossière : ils ont cru que les sens sont un obstacle à la réflexion. Ils ont vu les distractions qu'ils nous donnent, ils n'ont pas vu comment ils contribuent à nous rendre attentifs.

Qu'on se recueille dans le silence et dans l'obscurité, le plus petit bruit, ou la moindre lueur suffira pour distraire ; si l'on est frappé de l'un ou de l'autre au moment qu'on ne s'y attendait point, c'est que les idées dont on s'occupe se lient naturellement avec la situation où l'on se trouve ; et qu'en conséquence les perceptions qui sont contraires à cette situation ne peuvent survenir qu'ausitôt l'ordre des idées ne soit troublé. On peut remarquer la même chose dans une supposition toute différente. Si, pendant le jour et au milieu du bruit, je réfléchis sur un objet, ce sera assez pour me donner une distraction. Que la lumière ou le bruit cesse tout à coup, dans ce cas, comme dans le premier, les nouvelles perceptions que j'éprouve sont tout-à-fait con-

traires à l'état où j'étais auparavant. L'impression subite, qui se fait en moi, doit donc encore interrompre la suite de mes idées.

Cette seconde expérience fait voir que la lumière et le bruit ne sont pas un obstacle à la réflexion : je crois même qu'il ne faudrait que de l'habitude, pour en tirer de grands secours. Il n'y a proprement que les révolutions inopinées qui puissent nous distraire. Je dis *inopinées* ; car quels que soient les changemens qui se font autour de nous, ils n'offrent rien à quoi nous ne devions naturellement nous attendre, ils ne font que nous appliquer plus fortement à l'objet dont nous voulions nous occuper. Combien de choses différentes ne rencontre-t-on pas quelquefois dans une même campagne ? Des coteaux abondans, des plaines arides, des rochers qui se perdent dans les nues, des bois où le bruit et le silence, la lumière et les ténèbres se succèdent alternativement, etc. Cependant les poètes éprouvent tous les jours que cette variété les inspire ; c'est qu'étant liée avec les plus belles idées dont la poésie se pare,

elle ne peut manquer de les réveiller. La vue, par exemple, d'un coteau abondant retrace le chant des oiseaux, le murmure des ruisseaux, le bonheur des bergers, leur vie douce et paisible, leurs amours, leur constance, leur fidélité, la pureté de leurs mœurs, etc.

L'homme ne pense qu'autant qu'il emprunte des secours, soit des objets qui lui frappent les sens, soit de ceux dont son imagination lui retrace les images ; et cette observation est vraie pour les philosophes comme pour les poètes. Il est certain que, selon les habitudes que l'esprit s'est faites, il n'y a rien qui ne puisse nous aider à réfléchir : c'est qu'il n'est point d'objets auxquels nous n'ayons le pouvoir de lier nos idées, et qui, par conséquent, ne soient propres à faciliter l'exercice de la mémoire et de l'imagination. Tout consiste à savoir former ces liaisons conformément au but qu'on se propose, et aux circonstances où on se trouve. Avec cette adresse, il ne sera pas nécessaire d'avoir, comme quelques philosophes, la précaution de se retirer dans des solitudes, ou de s'enfermer dans

un caveau, pour y méditer à la lueur d'une lampe. Ni le jour, ni les ténèbres, ni le bruit, ni le silence, rien ne peut mettre obstacle à l'esprit d'un homme qui sait penser : tout dépend des habitudes qu'on s'est faites. Quand il faut peu de chose pour distraire, c'est qu'on est peu accoutumé à réfléchir.

Continuellement assaillis par des idées sensibles et par des idées intellectuelles, nous sommes entraînés des unes aux autres. Tantôt elles nous fixent avec effort sur l'objet de notre réflexion, tantôt elles nous transportent sur des objets bien différens ; et elles produisent ces effets si contraires, suivant les rapports qu'elles ont avec la chose dont nous voulons nous occuper. Il ne faut donc pas plus renoncer aux idées sensibles, qu'aux idées intellectuelles ; et il faut écarter les idées intellectuelles, comme les idées sensibles, lorsqu'elles n'ont point d'analogie avec l'objet de notre réflexion.

En effet, quand on veut réfléchir sur des choses sensibles, il est évident que, s'il y a des sensations dont il faut se garantir, il

y en a aussi auxquelles on ne saurait trop se livrer.

Mais le plus difficile, c'est de commander à notre imagination. Quelquefois, plus nous voulons écarter les idées dont elle traverse notre réflexion, plus ces idées se montrent obstinément. Alors il faut emprunter le secours de toutes nos facultés. Nous regarderons avec effort l'objet que nous voulons étudier ; nous le toucherons, nous en désignerons de la main toutes les parties ; nous nous dirons à haute voix tout ce que nous y remarquerons ; nous déterminerons encore notre mémoire à nous rappeler de pareils objets, à nous rappeler les impressions qu'ils ont faites sur nous, les jugemens que nous en avons portés : nous écarterons, au contraire, toutes les choses sensibles qui ont quelque rapport avec les idées capables de nous distraire. Si, après ces moyens, on ne devient pas maître de son imagination, il ne restera plus qu'à attendre qu'elle se ralentisse d'elle-même.

Le même artifice soutient l'attention qu'on veut donner aux idées intellectuelles. Car s'il y a des sensations propres à nous

distraindre de pareils objets, il y en a aussi qui nous y appliquent davantage : telles sont toutes les sensations qui sont ou qui pourraient être l'origine de ces idées. Aussi l'imagination nous est-elle, en pareil cas, d'un grand secours : elle rend les idées équivalentes à des sensations, elle nous présente sans cesse les tableaux qui ont avec elles la plus grande analogie, et elle empêche que rien ne puisse nous distraire.

Il n'y a personne qui ne tire quelquefois de son propre fonds, des pensées qu'il ne doit qu'à lui, quoique peut-être elles ne soient pas neuves. C'est dans ces momens qu'il faut rentrer en soi, pour réfléchir sur tout ce qu'on éprouve. Il faut remarquer les impressions qui se faisaient sur les sens, la manière dont l'esprit était affecté, le progrès de ses idées, en un mot, toutes les circonstances qui ont pu faire naître une pensée qu'on ne doit qu'à sa propre réflexion. Si l'on veut s'observer plusieurs fois de la sorte, on ne manquera pas de découvrir quelle est la marche naturelle de son esprit. On connaîtra, par conséquent, les moyens qui sont les plus propres à le faire réfléchir ;

et même s'il s'est fait quelque habitude contraire à l'exercice de ses opérations, on pourra peu à peu l'en corriger.

On reconnaît facilement ses défauts, si on pouvait remarquer que les plus grands hommes en ont eu de semblables. Les philosophes auraient suppléé à l'impuissance où nous sommes, pour la plupart, de nous étudier nous-mêmes, s'ils nous avaient laissé l'histoire des progrès de leur esprit. Descartes l'a fait, et c'est une des grandes obligations que nous lui ayons. Au lieu d'attaquer directement les scolastiques, il représente le temps où il était dans les mêmes préjugés; il ne cache point les obstacles qu'il a eus à surmonter pour s'en dépouiller; il donne les règles d'une méthode beaucoup plus simple qu'aucune de celles qui avaient été en usage jusqu'à lui; et laissant entrevoir les découvertes qu'il croit avoir faites, il prépare, par cette adresse, les esprits à recevoir les nouvelles opinions qu'il se proposait d'établir (1). Je crois que cette conduite a eu beaucoup de

(1) Voyez sa Méthode.

part à la révolution dont ce philosophe est l'auteur.

Les mathématiques sont la science où l'on connaît le mieux l'art de conduire sa réflexion. Elles doivent cet avantage à la précision des idées, à l'exactitude des signes et à l'enchaînement dans lequel elles présentent les choses.

C'est par là que les mathématiciens poussent l'analyse jusque dans les derniers termes. Qu'on sache donner de la précision aux idées, de l'exactitude aux signes, et de l'ordre aux différens objets qu'on a à traiter, il ne sera pas bien difficile de réfléchir.

En effet, quand vous voyez devant vous le terme où vous voulez arriver, et que vous êtes dans le chemin qui vous y conduit, en arriverez-vous moins pour avoir eu des distractions? Ou quand vous vous serez entretenu avec tous ceux que vous aurez rencontrés, ne vous retrouverez-vous pas toujours dans votre chemin, et ne pouvez-vous pas le continuer? Or un ouvrage qu'on fait est un chemin qu'on suit pour arriver à un terme. Si vous avez

bien médité votre sujet, vous savez par où vous devez commencer ; et si vous commencez bien, vous n'avez plus qu'à suivre le chemin qui s'ouvre devant vous ; il vous conduira au terme que vous ne perdez point de vue. Vous pourrez vous interrompre, vous pourrez, par intervalles, vous entretenir de toute autre chose, vous vous retrouverez toujours où vous en étiez, et vous reprendrez votre ouvrage où vous l'aviez laissé.

CHAPITRE IV.

De l'analyse.

ANALYSER, c'est décomposer, comparer et saisir les rapports.

Mais l'analyse ne décompose que pour faire voir, autant qu'il est possible, l'origine et la génération des choses. Elle doit donc présenter les idées partielles dans le point de vue où l'on voit se produire le tout qu'on analyse. Celui qui décompose

au hasard, ne fait que des abstractions : celui qui n'abstrait pas toutes les qualités d'un objet, ne donne que des analyses incomplètes : celui qui ne présente pas ses idées abstraites dans l'ordre qui peut facilement faire connaître la génération des objets, fait des analyses peu instructives, et ordinairement fort obscures. L'analyse est donc la décomposition entière d'un objet, et la distribution des parties dans l'ordre où la génération devient facile. J'ai suivi, monseigneur, cette méthode dans nos leçons ; ainsi je n'ai pas besoin de vous en donner des exemples.

L'analyse est le vrai secret des découvertes, parce qu'elle tend, par sa nature, à nous faire remonter à l'origine des choses. Elle a cet avantage, qu'elle n'offre jamais que peu d'idées à la fois, et toujours dans la gradation la plus simple. Elle est ennemie des principes vagues, et de tout ce qui peut être contraire à l'exactitude et à la précision. Ce n'est point avec le secours des propositions générales qu'elle cherche la vérité, mais toujours par une espèce de calcul ; c'est-à-dire, en composant et dé-

composant les notions, jusqu'à ce qu'on les ait comparées sous tous les rapports favorables aux découvertes qu'on a en vue. Ce n'est pas non plus par des définitions, qui d'ordinaire ne font que multiplier les disputes, c'est en expliquant la génération de chaque idée. On voit par là qu'elle est est la seule méthode qui puisse donner de l'évidence à nos raisonnemens, et par conséquent la seule qu'on doit suivre dans la recherche de la vérité.

Tantôt une analyse est complète en elle-même, tantôt elle ne l'est que relativement aux connaissances que nous avons. Dans le premier cas elle remonte aux qualités primitives, les embrasse toutes et ne présuppose rien. Dans le second, elle est véritablement incomplète : elle s'arrête aux qualités secondaires, aux effets que nous découvrons, aux phénomènes, et elle ne peut nous rapprocher des principes.

Le géomètre donne des exemples d'analyses complètes en elles-mêmes, toutes les fois qu'il détermine le nombre et la grandeur des angles et des côtés d'une figure. Il est évident que ces analyses ne

présupposent rien ; car une figure ne saurait avoir autre chose que des angles et des côtés.

En physique, au contraire, les analyses ne sont complètes que relativement aux découvertes que nous avons faites. En vain décompose-t-on toutes les qualités qui tombent sous nos sens, il faut nécessairement qu'il en échappe, et il en échappera toujours. Des instrumens suppléent à la faiblesse de nos organes, et paraissent nous découvrir un nouveau monde ; mais, dans le vrai, ce ne sont que de nouvelles décorations qu'ils font passer devant nous, et la nature reste cachée derrière un voile qui ne se lève jamais. D'ailleurs l'art ne peut découvrir que des qualités analogues à celles que nous connaissons déjà ; et un microscope ne serait pas plus inutile à des aveugles, qu'à nous un instrument propre à faire apercevoir des qualités pour lesquelles il faudrait d'autres sens que les nôtres.

Quand nos analyses sont en elles-mêmes complètes, nous avons des connaissances absolues, c'est-à-dire, que nous savons ce

que les choses sont en elles-mêmes. Nous savons, par exemple, qu'un triangle est composé de trois côtés. En pareil cas nous connaissons la nature des choses.

Nous n'avons que des connaissances relatives à nous ; nous savons seulement ce que les êtres sont à notre égard, lorsque les analyses ne sont pas complètes en elles-mêmes. Telles sont toutes les notions que nous nous formons des objets sensibles. Quand je fais, par exemple, l'énumération de toutes les qualités qu'on a découvertes dans l'or, je donne une analyse qui n'est complète que par rapport aux connaissances qu'on a acquises sur ce métal : mais je n'en connais pas mieux ce qu'il est en lui-même. En pareil cas l'analyse ne saurait pénétrer dans la nature des êtres.

L'analyse des facultés de l'âme est complète, si nous nous contentons de remonter jusqu'aux sensations simples, jusqu'aux sensations dégagées de tout jugement ; mais elle est incomplète, si nous voulons pénétrer dans la nature de l'être sentant. Cette méthode ne nous permet pas de

croire long-temps que nous soyons faits pour de pareilles recherches ; elle nous fait bientôt apercevoir des idées qui nous manquent, et elle nous garantit de tous les mauvais raisonnemens que la synthèse fait faire aux philosophes.

C'est déjà un avantage : elle en a encore un autre, celui de mener à des découvertes ; car les facultés de l'âme étant une fois bien analysées, il ne reste plus qu'à faire des comparaisons pour connaître les rapports qui sont entre elles, et la manière dont elles naissent d'un même principe. Pourquoi cette vérité, *le jugement, la réflexion, les passions, toutes les facultés de l'âme ne sont que la sensation transformée*, a-t-elle échappé à Locke et à tous les métaphysiciens ? C'est qu'aucun n'a connu cette analyse rigoureuse dont nous faisons usage.

Pour raisonner sans clarté et sans précision, il suffit de s'être embarrassé dans une idée vague, dont on n'a pas su faire l'analyse. Alors on est arrêté au moment qu'on aurait pu faire une découverte ; et on répand sur les vérités connues une obscurité

qui permet rarement de les démontrer. Les métaphysiciens en donnent des exemples, lorsque, peu délicats sur le choix des preuves, ils accumulent l'un sur l'autre de mauvais raisonnemens, disant toujours, *cela est évident*, lorsque leurs propositions sont absurdes, ou probables tout au plus, avançant comme incontestable tout ce qu'ils pensent; regardant comme incompréhensible tout ce qu'ils n'ont pas imaginé; rêvant qu'ils voient la lumière, et se croyant faits pour la montrer.

On raisonne donc au hasard, quand on ne sait pas analyser; car alors on ne peut reconnaître l'évidence, ni en distinguer les différentes espèces, ni, lorsqu'elle manque, déterminer les différens degrés de certitude dont les choses sont susceptibles: on donne des principes vagues pour des idées, des définitions de mot pour des essences, et des discours confus pour des démonstrations.

Il n'est pas toujours possible à l'analyse d'apprécier tous les rapports. Par exemple, comment déterminer entre des couleurs les degrés de différence ou de ressemblance?

Comment les déterminer entre des saveurs, des odeurs, entre des qualités tactiles, telles que le chaud, le froid, la dureté, la mollesse, etc.? Comment les déterminer entre toutes les idées qu'on peut comprendre sous les termes généraux de *plaisir* et de *douleur*? Ce sont là des sensations simples qu'on ne peut ni diviser, ni mesurer. L'oreille même n'est parvenue à marquer avec précision les intervalles des sons, que parce que d'autres sens ont mesuré les corps sonores.

Les mathématiques passent pour la science la mieux démontrée, non qu'il ne soit possible aux autres sciences de donner d'aussi bonnes démonstrations, mais parce qu'elle est appuyée sur des principes plus sensibles, et sur des idées qui sont naturellement déterminées. Quand, pour s'élever dans l'infini, elle perd de vue ces principes et ces idées, elle devient incertaine, et elle s'égare souvent dans des paralogismes. Ce qui lui est encore favorable, c'est qu'aucun préjugé ne nous intéresse à nous refuser à ses démonstrations; et que lorsque le commun des hommes ne la peut pas suivre

dans ses spéculations, tout le monde s'accorde à en juger sur le témoignage des géomètres.

Comme il est bien plus difficile de juger de la force des démonstrations par la seule comparaison des idées que par la forme sensible qu'elles prennent constamment dans le discours, on s'est fait une habitude de juger qu'il y a démonstration partout où l'on trouve la forme dont les géomètres se servent, et qu'il n'y en a point là où cette forme ne se trouve pas. De là il est arrivé que les uns ont dit, *il n'y a des démonstrations qu'en mathématiques*, et que d'autres, ayant fait bien des efforts pour transporter dans la théologie, dans la morale et ailleurs, tout ce qu'ils ont pu de la forme géométrique, se sont imaginé faire des démonstrations.

Mais si, n'ayant aucun égard aux formes, qui, dans le vrai, ne font rien à l'évidence, nous ne considérons que les idées, nous reconnaitrons que l'identité qui fait seule, en mathématiques, la force des démonstrations, donne aussi des démonstrations dans les autres sciences : c'est aux esprits

justes, sans prévention, et capables d'une attention soutenue, qu'il appartient d'en juger.

CHAPITRE V.

De l'ordre qu'on doit suivre dans la recherche de la vérité.

IL me semble qu'une méthode qui a conduit à une vérité, peut conduire à une seconde, et que la meilleure doit être la même pour toutes les sciences. Il suffirait donc de réfléchir sur les découvertes qui ont été faites, pour apprendre à en faire de nouvelles : les plus simples seraient les plus propres à cet effet, parce qu'on remarquerait avec moins de peine les moyens qui ont été mis en usage. Je prendrai pour exemple les notions élémentaires de l'arithmétique, et je suppose que nous fusions dans le cas de les acquérir pour la première fois.

Nous commencerions sans doute par

nous faire l'idée de l'unité ; et l'ajoutant plusieurs fois à elle-même , nous en formerions des collections que nous fixerions par des signes. Nous répéterions cette opération ; et par ce moyen nous aurions bientôt, sur les nombres , autant d'idées complexes que nous souhaiterions d'en avoir. Nous réfléchirions ensuite sur la manière dont elles se sont formées, nous en observerions les progrès , et nous apprendrions infailliblement les moyens de les décomposer. Dès-lors nous pourrions comparer les plus complexes avec les plus simples , et découvrir les propriétés des unes et des autres.

Dans cette méthode , les opérations de l'esprit n'auraient pour objet que des idées simples ou des idées complexes que nous aurions formées, et dont nous connaîtrions parfaitement la génération. Nous ne trouverions donc point d'obstacle à découvrir les premiers rapports des grandeurs. Ceux-là connus, nous verrions plus facilement ceux qui les suivent immédiatement, et qui ne manqueraient pas de nous en faire apercevoir d'autres. Ainsi, après avoir commencé par les plus simples, nous nous

éleverions insensiblement aux plus composés ; et nous nous ferions une suite de connaissances qui dépendraient si fort les unes des autres , qu'on ne pourrait arriver aux plus éloignées que par celles qui les auraient précédées.

Les autres sciences , qui sont également à la portée de l'esprit humain , n'ont pour principes que des idées simples qui nous viennent par sensation. Pour en acquérir des notions complexes , nous n'avons , comme dans les mathématiques , d'autre moyen que de réunir les idées simples en différentes collections. Il y faut donc suivre le même ordre dans les idées , et apporter la même précaution dans le choix des signes.

Bien des préjugés s'opposent à cette conduite : mais voici le moyen que j'imagine pour s'en garantir.

C'est dans l'enfance que nous nous sommes imbus des préjugés qui retardent les progrès de nos connaissances , et qui nous font tomber dans l'erreur. Un homme que Dieu créerait d'un tempérament mûr , et avec des organes si bien développés, qu'il

aurait, dès les premiers instans, un parfait usage de la raison, ne trouverait pas dans la recherche de la vérité les mêmes obstacles que nous. Il n'inventerait des signes qu'à mesure qu'il éprouverait de nouvelles sensations, et qu'il ferait de nouvelles réflexions. Il combinerait ses premières idées selon les circonstances où il se trouverait ; il fixerait chaque collection par des noms particuliers ; et, quand il voudrait comparer deux notions complexes, il pourrait aisément les analyser, parce qu'il ne trouverait point de difficulté à les réduire aux idées simples dont il les aurait lui-même formées. Ainsi n'imaginant jamais des mots qu'après s'être fait des idées, ses notions seraient toujours exactement déterminées, et sa langue ne serait point sujette aux obscurités et aux équivoques des nôtres. Imaginons-nous donc être à la place de cet homme ; passons par toutes les circonstances où il doit se trouver ; voyons avec lui ce qu'il sent ; formons les mêmes réflexions ; acquérons les mêmes idées ; analysons-les avec le même soin ; exprimons-les par de pareils signes, et faisons-

nous, pour ainsi dire, une langue toute nouvelle.

En ne raisonnant, suivant cette méthode, que sur des idées simples, ou sur des idées complexes qui seront l'ouvrage de l'esprit, nous aurons deux avantages : le premier, c'est que connaissant la génération des idées sur lesquelles nous méditerons, nous n'avancerons point que nous ne sachions où nous sommes, comment nous y sommes venus, et comment nous pourrions retourner sur nos pas. Le second, c'est que dans chaque matière nous verrons sensiblement quelles sont les bornes de nos connaissances ; car nous les trouverons, lorsque les sens cesseront de nous fournir des idées, et que, par conséquent, l'esprit ne pourra plus former de notions. Or rien ne me paraît plus important que de discerner les choses auxquelles nous pouvons nous appliquer avec succès, de celles où nous ne pouvons qu'échouer. Pour n'en avoir pas su faire la différence, les philosophes ont souvent perdu à examiner des questions insolubles, un temps qu'ils auraient pu employer à des recherches utiles. On en voit

un exemple dans les efforts qu'ils ont faits pour expliquer l'essence et la nature des êtres.

Toutes les vérités se bornent aux rapports qui sont entre des idées simples, entre des idées complexes, et entre une idée simple et une idée complexe. Par la méthode que je propose, on pourra éviter les erreurs où l'on tombe dans la recherche des unes et des autres.

Les idées simples ne peuvent donner lieu à aucune méprise. La cause de nos erreurs vient de ce qu'observant superficiellement une notion, nous ne remarquons pas tout ce qu'elle renferme, et que par conséquent nous en retranchons, sans nous en apercevoir, des idées qui en sont des parties essentielles; ou de ce que notre imagination, jugeant précipitamment, y suppose ce qui n'y est pas, et par conséquent nous y fait voir des idées qui n'en ont jamais fait partie. Or nous ne pouvons rien retrancher d'une idée simple, puisque nous n'y distinguons point de parties; et nous n'y pouvons rien ajouter, tant que nous la considérons comme simple, puisqu'elle perdrait sa simplicité.

Ce n'est que dans l'usage des notions complexes qu'on pourrait se tromper, soit en ajoutant, soit en retranchant quelque chose mal à propos. Mais, si nous les avons faites avec les précautions que je demande, il suffira, pour éviter les méprises, d'en reprendre la génération; car par ce moyen nous y verrons ce qu'elles renferment, et rien de plus, ni de moins. Cela étant, quelques comparaisons que nous fassions des idées simples et des idées complexes, nous ne leur attribuerons jamais d'autres rapports que ceux qui leur appartiennent.

Les philosophes ne font des raisonnemens si obscurs et si confus, que parce qu'ils ne soupçonnent pas qu'il y ait des idées qui soient l'ouvrage de l'esprit; ou que, s'ils le soupçonnent, ils sont incapables d'en découvrir la génération. Prévenus que les idées sont innées, ou que, telles qu'elles sont, elles ont été bien faites, ils croient n'y devoir rien changer, et ils les adoptent avec confiance. Comme on ne peut bien analyser que les idées qu'on a soi-même formées avec ordre, leurs analyses sont presque toujours défectueuses.

Ils étendent ou restreignent mal à propos la signification des mots, ils la changent sans s'en apercevoir, ou même ils rapportent les mots à des notions vagues et à des réalités inintelligibles. Il faut, qu'on me permette de le répéter, il faut donc se faire une nouvelle combinaison d'idées; commencer par les plus simples que les sens transmettent; en former des notions complexes qui, en se combinant à leur tour, en produiront d'autres, et ainsi de suite. Pourvu que nous consacrons des noms distincts à chaque collection, cette méthode ne peut manquer de nous faire éviter l'erreur.

Descartes a eu raison de penser que, pour arriver à des connaissances certaines, il fallait commencer par rejeter toutes celles que nous croyons avoir acquises: mais il s'est trompé, lorsqu'il a cru qu'il suffisait pour cela de les révoquer en doute. Douter si deux et deux font quatre, si l'homme est un animal raisonnable, c'est avoir des idées de deux, de quatre, d'homme, d'animal et de raisonnable. Le doute laisse donc subsister les idées telles qu'elles sont; et

nos erreurs venant de ce que nos idées ont été mal faites, il ne les saurait prévenir. Il peut, pendant un temps, nous faire suspendre nos jugemens: mais enfin nous ne sortirons d'incertitude, qu'en consultant les idées qu'il n'a pas détruites; et, par conséquent, si elles sont vagues et mal déterminées, elles nous égarent comme auparavant. Le doute de Descartes est donc inutile. Chacun peut éprouver par lui-même qu'il est encore impraticable; car, si l'on compare des idées familières et bien déterminées, il n'est pas possible de douter des rapports qui sont entre elles: telles sont, par exemple, celles des nombres.

Si ce philosophe n'avait pas été prévenu pour les idées innées, il aurait vu que l'unique moyen de se faire un nouveau fonds de connaissances, était de détruire les idées mêmes pour les reprendre à leur origine, c'est-à-dire, aux sensations. Par là on peut remarquer une grande différence entre dire avec lui qu'il faut commencer par les choses les plus simples, ou, suivant ce qu'il m'en paraît, par les idées les plus simples que les sens transmettent. Chez lui, les

choses les plus simples sont des idées innées, des principes généraux et des notions abstraites, qu'il regarde comme la source de nos connaissances. Dans la méthode que je propose, les idées les plus simples sont les premières idées particulières qui nous viennent par sensation. Ce sont les matériaux de nos connaissances, que nous combinerons selon les circonstances, pour en former des idées complexes et des idées abstraites, dont l'analyse nous découvrira les rapports. Il faut remarquer que je ne me borne pas à dire qu'on doit commencer par les idées les plus simples, mais je dis par les idées les plus simples que les sens transmettent, ce que j'ajoute afin qu'on ne les confonde pas avec les notions abstraites, ni avec les principes généraux des philosophes. L'idée du solide, par exemple, toute complexe qu'elle est, est une des plus simples qui viennent immédiatement des sens. A mesure qu'on la décompose, on se forme des idées plus simples qu'elle, et qui s'éloignent dans la même proportion de celles que les sens transmettent. On la voit diminuer dans la

surface, dans la ligne, et disparaître entièrement dans le point (1).

Il y a encore une différence entre la méthode de Descartes et celle que j'essaie d'établir. Selon lui, il faut commencer par définir les choses, et regarder les définitions comme des principes propres à en faire découvrir les propriétés. Je crois, au contraire, qu'il faut commencer par chercher les propriétés, et il me paraît que c'est avec fondement. Si les notions que nous sommes capables d'acquérir, ne sont, comme je l'ai fait voir, que différentes collections d'idées simples que l'expérience nous a fait rassembler sous certains noms, il est bien plus naturel de les former, en cherchant les idées dans le même ordre que l'expérience les donne, que de commencer par les définitions, pour déduire ensuite les différentes propriétés des choses.

Par ce détail on voit que l'ordre qu'on doit suivre dans la recherche de la vérité, est le même que j'ai déjà eu l'occasion

(1) Je prends les mots de *surface*, *ligne*, *point*, dans le sens des géomètres.

d'indiquer en parlant de l'analyse. Il consiste à remonter à l'origine des idées, à en développer la génération, et à en faire différentes compositions et décompositions pour les comparer par tous les côtés, et pour en découvrir tous les rapports. Je vais dire un mot sur la conduite qu'il me paraît qu'on doit tenir pour rendre son esprit aussi propre aux découvertes qu'il peut l'être.

CHAPITRE VI.

Comment on peut se rendre propre aux découvertes.

IL faut commencer par se rendre compte des connaissances qu'on a sur la matière qu'on veut approfondir, en développer la génération, et en déterminer exactement les idées. Pour une vérité qu'on trouve par hasard, et dont on ne peut même s'assurer, on court risque, lorsqu'on n'a que des idées vagues, de tomber dans bien des erreurs.

Toutes ces idées étant bien déterminées, ce sont autant de données, qui, étant comparées entre elles, doivent nécessairement conduire à de nouvelles vérités. Tout consiste à suivre, dans les combinaisons qu'on en fait, la plus grande liaison qui est entre elles. Quand je veux réfléchir sur un objet, je remarque d'abord que les idées que j'en ai, sont liées avec celles que je n'en ai pas, et que je cherche. J'observe ensuite que les unes et les autres peuvent se combiner de bien des manières, et que, selon que les combinaisons varient, il y a entre les idées plus ou moins de liaisons. Je puis donc supposer une combinaison où la liaison est aussi grande qu'elle peut l'être; et plusieurs autres où la liaison va en diminuant, en sorte qu'elle cesse enfin d'être sensible. Si j'envisage un objet par un endroit qui n'a point de liaison sensible avec les idées que je cherche, je ne trouverai rien. Si la liaison est légère, je découvrirai peu de chose; mes pensées ne me paraîtront que l'effet d'une application violente, ou même du hasard, et une découverte faite de la sorte me fournira

peu de lumière pour arriver à d'autres. Mais que je considère un objet par le côté qui a le plus de liaison avec les idées que je cherche, je découvrirai tout, l'analyse se fera presque sans effort de ma part, et à mesure que j'avancerai dans la connaissance de la vérité, je pourrai observer jusqu'aux ressorts les plus subtils de mon esprit et par là apprendre l'art de faire de nouvelles analyses.

Toute la difficulté se borne à savoir comment on doit commencer pour saisir les idées selon leur plus grande liaison. Je dis que la combinaison où cette liaison se rencontre, est celle qui se conforme à la génération même des idées. Il faut, par conséquent, commencer par l'idée première qui a dû produire toutes les autres. Venons à un exemple.

Les scolastiques et les cartésiens n'ont connu ni l'origine, ni la génération de nos connaissances : c'est que le principe des idées innées, et la notion vague de l'entendement, d'où ils sont partis, n'ont aucune liaison avec cette découverte. Locke a mieux réussi, parce qu'il a com-

mencé aux sens ; et il n'a laissé des choses imparfaites dans son ouvrage, que parce qu'il n'a pas développé les premiers progrès des opérations de l'âme. J'ai essayé de faire ce que ce philosophe avait oublié, et aussitôt j'ai découvert des vérités qui lui avaient échappé, et j'ai donné une analyse où je développe l'origine et la génération de toutes nos idées et de toutes nos facultés. J'ai toujours suivi cette méthode dans les systèmes que je vous ai expliqués.

Au reste, on ne pourra se servir avec succès de la méthode que je propose, qu'autant que l'on prendra toutes sortes de précautions, afin de n'avancer qu'à mesure qu'on déterminera exactement ses idées. Si on passe trop légèrement sur quelques unes, on se trouvera arrêté par des obstacles, qu'on ne vaincra qu'en revenant à ses premières notions, pour les déterminer mieux qu'on n'avait fait.

Les philosophes ont souvent demandé s'il y a un premier principe de nos connaissances. Les uns n'en ont supposé qu'un, les autres deux ou même davantage. Je

vous ai souvent fait remarquer que le principe de la liaison des idées est le plus simple, le plus lumineux et le plus fécond. Dans le temps même qu'on n'en remarquait pas l'influence, l'esprit humain lui devait tous ses progrès.

Mais on ne connaît pas la plus grande liaison des idées, et on la connaît mal, tant qu'on s'imaginera que les découvertes sont l'effet d'une grande imagination qui fait de grands efforts. C'est un préjugé qui ne peut que nuire aux jeunes gens qui sont nés avec des talens. Qu'ils sachent donc que toutes les découvertes se sont faites d'une manière fort simple, et qu'elles ne pouvaient pas se faire autrement. Je ne crois point diminuer par là le mérite des inventeurs ; car je suis très-convaincu que la simplicité dans l'art de raisonner, n'appartient qu'aux hommes de génie. Eux seuls savent procéder par les voies les plus simples ; cherchez comme eux et méfiez-vous de votre imagination.

CHAPITRE VII.

De l'ordre qu'on doit suivre dans l'exposition de la vérité.

CHACUN sait que l'art ne doit pas paraître dans un ouvrage ; mais peut-être ne sait-on pas également que ce n'est qu'à force d'art qu'on peut le cacher. Il y a bien des écrivains qui, pour être plus faciles et plus naturels, croient ne devoir s'assujétir à aucun ordre. Cependant, si par la belle nature on entend la nature sans défaut, il est évident qu'on ne doit pas chercher à l'imiter par des négligences, et que l'art ne peut disparaître, que lorsqu'on en a assez pour les éviter.

Il y a d'autres écrivains qui mettent beaucoup d'ordre dans leurs ouvrages : ils les divisent et subdivisent avec soin, mais on est choqué de l'art qui perce de toutes parts. Plus ils cherchent l'ordre, plus ils sont secs, rebutans et difficiles à entendre : c'est parce qu'ils n'ont pas su choisir celui qui est le plus naturel à la matière qu'ils